

INTRODUCTION

Silvère MENEGALDO

Dans sa fameuse étude consacrée à la réception du *Roman de la Rose* au XIV^e siècle, P.-Y. Badel propose en appendice une liste de « textes postérieurs à 1414 mentionnant le *Roman de la Rose* ou l'un de ses auteurs¹ » qui compte plus d'une centaine d'entrées, de Michault Taillevent à Vincent Voiture, preuve s'il en est besoin que pour avoir été moins étudié, le succès considérable qu'a connu l'œuvre phare de Jean de Meun au XIV^e siècle ne s'est démenti ni au XV^e ni même au XVI^e siècle.

De fait, grâce aux travaux pionniers et fondateurs de P.-Y. Badel, prolongés entre autres par ceux de S. Huot², on dispose depuis quelque temps maintenant d'une vue d'ensemble relativement complète de la diffusion et de la réception du *Roman de la Rose*, depuis les premières lectures jusqu'au célèbre débat orchestré en 1401-1402 par Christine de Pizan ; en dépit de diverses études plus ou moins dispersées³, on sait moins en revanche ce qu'il en est du reste de l'œuvre – traductions du latin, poèmes religieux – attribuée à Jean de Meun ou de sa réception entre Moyen Âge et Renaissance. C'est ce manque que voudrait contribuer à combler le présent ouvrage, issu d'un colloque qui s'est tenu au mois de novembre 2016 à Orléans⁴, dans la continuité d'une précédente rencontre consacrée en

-
1. P.-Y. BADEL, *Le Roman de la Rose au XIV^e siècle. Étude de la réception de l'œuvre*, Genève, Droz, 1980, p. 507-511.
 2. Voir en particulier S. HUOT, *The Romance of the Rose and its Medieval Readers: Interpretation, Reception, Manuscript Transmission*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.
 3. Voir la Bibliographie indicative figurant en fin de volume, qui s'efforce notamment de signaler, parmi les recueils d'études consacrés au *Roman de la Rose*, ceux qui comportent une ou plusieurs contributions sur sa réception au XIV^e siècle et au-delà.
 4. Pour le concours qu'elles ont bien voulu nous prêter dans l'organisation de ce colloque, nous tenons à exprimer notre gratitude aux institutions suivantes : l'Université d'Orléans, le laboratoire POLEN (EA 4710), la MSH Val de Loire et la Région Centre-Val-de-Loire.

mai 2014 au même auteur, dont les actes ont également été publiés aux Presses universitaires de Rennes⁵.

La diffusion de l'œuvre

D'abord sous forme manuscrite, puis imprimée, le *Roman de la Rose* a connu, on le sait, une diffusion exceptionnelle, au point d'en faire sans aucun doute l'œuvre de langue française la plus lue au Moyen Âge. Produites sans solution de continuité de la fin du XIII^e siècle au début du XVI^e siècle, on en connaît aujourd'hui largement plus de trois cents copies manuscrites, parfois somptueusement enluminées, dont le recensement le plus complet se trouve aisément accessible sur le site de la « *Roman de la Rose Digital Library*⁶ » – immense corpus qui reste encore en grande partie à explorer, notamment en ce qui concerne les manuscrits tardifs. Sous réserve d'études de détail qui permettront de nuancer ou d'affiner ce constat, il semble néanmoins que l'on puisse avec Ph. Frieden distinguer deux phases principales dans la diffusion manuscrite du *Roman de la Rose*, les copies plus interventionnistes du XIV^e siècle, qui n'hésitent pas à modifier le texte par ajouts, suppressions et autres réarrangements (voir le cas exemplaire de Gui de Mori), faisant place au XV^e siècle à des manuscrits qui s'appliquent surtout à en rajeunir la langue, si bien qu'« en apparence le texte se stabilise », même si « dans le détail il ne cesse pas de se transformer⁷ ».

Ce mouvement de rajeunissement ou de modernisation trouve son prolongement, à partir des années 1480, dans l'imprimerie, qui a permis d'accroître encore la diffusion du *Roman de la Rose*. Ainsi que l'a mis en évidence F. Bourdillon dans une étude ancienne mais qui fait toujours autorité⁸, le *Roman de la Rose* a connu rien moins que vingt-et-une fois les honneurs de l'impression entre 1481 et 1538 : en l'espace de quelques décennies sortent ainsi des presses sept éditions in-folio, de 1481 à 1505 environ ; sept éditions in-quarto, de 1500 à 1528 ; trois éditions du *Roman de la Rose moralisé* de Jean Molinet (1500, 1503 et 1521) ;

-
5. J.-P. BOUDET, Ph. HAUGEARD, S. MENEGALDO et F. PLOTON-NICOLLET (dir.), *Jean de Meun et la culture médiévale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.
 6. Site dorénavant intégré à la « Digital Library of Medieval Manuscripts » de la Johns Hopkins University.
 7. Ph. FRIEDEN, « Les manuscrits du *Roman de la Rose* : une relecture », dans F. POMEL (dir.), *Lectures du Roman de la Rose de Guillaume de Lorris*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 159-171, ici p. 169.
 8. F. W. BOURDILLON, *The Early Editions of the Roman de la Rose*, Londres, The Bibliographical Society, 1906.

enfin, entre 1526 et 1538, quatre éditions de la révision traditionnellement attribuée à Clément Marot. Quelques mots sur ces deux dernières séries d'impressions. Nouvelle preuve de son succès, de la volonté de continuer à lire un texte dont par ailleurs la langue ou la forme pouvaient être perçues comme périmées, le *Roman de la Rose* a fait l'objet à la fin du xv^e siècle de deux mises en prose : l'une, anonyme et conservée dans deux manuscrits seulement, est notamment étudiée dans le présent volume par Jean Devaux⁹ ; l'autre, le *Roman de la Rose moralisé* de Jean Molinet¹⁰, conjoint à la modernisation du texte une moralisation, autrement dit une allégorisation dans un sens chrétien, exerce qui de notre point de vue peut sembler quelque peu acrobatique mais rencontra un certain écho à l'époque puisqu'on en trouve aussi la trace dans le prologue de la révision attribuée à Marot. Quant à cette dernière réécriture, qui conserve pour sa part la forme versifiée du texte originel, elle trouve sa justification, si l'on en croit ce même prologue, « par la faute [...] des imprimeurs » qui en multipliant les éditions entre la fin du xv^e et le début du xvi^e siècle ont fini par donner un texte « assez mal correct », « tant du mauvais et trop ancien langage sentant son invétééré commencement et origine de parler que de l'imparfaicte quantité des mettres, tous quasi corrompuz » ; texte qu'un anonyme entreprend donc de « restituer en meilleur estat et plus expédiente forme pour l'intelligence des lecteurs et auditeurs¹¹ », fournissant ainsi une révision du *Roman de la Rose* qui connaîtra un succès certain et laisse en outre pour l'érudition moderne, quant à sa paternité, un mystère toujours non résolu¹².

Quant au reste de l'œuvre, il a connu une fortune à la fois bien moindre et très inégale, non seulement selon les textes considérés, mais aussi selon les périodes.

9. Voir J. DEVAUX, « Une mise en prose anonyme du *Roman de la Rose* ».

10. On trouvera une présentation synthétique de ce texte dans J. DEVAUX, « De l'amour profane à l'amour sacré : Jean Molinet et sa version moralisée du *Roman de la Rose* », dans J.-Ch. HERBIN (dir.), *Image et mémoire du Hainaut médiéval*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2004, p. 21-32. Jean Devaux en prépare par ailleurs l'édition.

11. Texte cité d'après l'édition de S. F. BARIDON, *Le Roman de la Rose dans la version attribuée à Clément Marot*, Milan/Varèse, Istituto Editoriale Cisalpino, 1954-1957, vol. 1, p. 89-90.

12. La question de l'attribution de cette révision à Clément Marot, d'après des informations fournies par Étienne Pasquier, ou à Guillaume Michel, comme l'a proposé B. WEINBERG (« Guillaume Michel, dit de Tours. The Editor of the 1526 *Roman de la Rose* », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 11, 1949, p. 72-85), n'est pas tranchée ; S. Baridon en propose une discussion poussée dans son édition citée, vol. 1, p. 56-80. Voir aussi sur ce texte S. NICHOLS, « Marot, Villon, and the *Roman de la Rose*. A Study in the Language of Creation and Re-Creation », *Studies in Philology*, 63, 1966, p. 135-143 et 64, 1967, p. 25-43 ; D. BRÜNING, *Clément Marots Bearbeitung des Rosenromans (1526). Studien zur Rezeption des Rosenromans im frühen sechzehnten Jahrhundert*, Berlin, Schmidt, 1972.

Comme l'a montré dernièrement F. Vielliard¹³, les traductions que l'on peut attribuer à Jean de Meun, en dépit d'une tradition manuscrite très disparate – deux traductions, celles de Boèce et de Végèce, ont été assez largement diffusées par une vingtaine de manuscrits chacune, plus quelques imprimés, tandis que deux autres (*Topographia Hibernica* de Giraud de Barri et *De amicitia spirituali* d'Aelred de Rievaulx) sont perdues et que la paternité d'une dernière (lettres d'Héloïse et Abélard), transmise dans une copie unique, reste très douteuse –, sont restées connues, sinon lues, jusqu'à la fin du xv^e siècle, notamment parce que Jean de Meun lui-même en faisait état dans le fameux prologue de sa traduction de la *Consolatio Philosophiae*. Sans anticiper outre mesure sur l'étude que je consacre à cette question dans le présent volume¹⁴, la situation n'est pas tout à fait la même pour le trio de poèmes religieux que constituent le *Testament*, le *Codicille* et les *Sept articles de la foi*, très largement diffusé et assez fermement attribué à Jean de Meun jusqu'au début du xvi^e siècle, avant de perdre semble-t-il assez rapidement tout intérêt.

Le nom de Jean de Meun

Au-delà de sa diffusion manuscrite ou imprimée, le succès extraordinaire de l'œuvre, qui ne se limite donc pas au *Roman de la Rose*, se mesure aussi à la citation du nom de Jean de Meun, ou de *maistre Jehan de Meun*, comme on le trouve bien souvent dans les textes, nom qui non seulement relègue rapidement au second plan, quoique sans l'effacer tout à fait, celui de Guillaume de Lorris, mais tend même avec le temps à se substituer au titre de ce céléberrime *Roman* qu'il suffit à lui seul à incarner¹⁵.

La citation ne vaut pas toujours éloge : mentionné en compagnie de Juvénal ou de Mathéolus – l'auteur des *Lamentations de Mathéolus*, ce long poème misogyne que Christine de Pizan donne au départ de l'écriture de sa *Cité des dames* – dans le *Champion des dames* de Martin le Franc (1442)¹⁶, dans la *Forêt de Tristesse* de Jacques Milet (1459) ou encore dans le *Procès d'Honneur Féminin* de

13. F. VIELLIARD, « Les traductions de Jean de Meun : essai d'inventaire et postérité littéraire », dans J.-P. BOUDET, Ph. HAUGEARD, S. MENEGALDO et F. PLOTON-NICOLLET (dir.), *Jean de Meun et la culture médiévale*, op. cit., p. 187-212.

14. S. MENEGALDO, « Comment l'œuvre de Jean de Meun était lue au début du xvi^e siècle : à propos des éditions imprimées du *Testament*, du *Codicille* et des *Sept articles de la foi* ».

15. Voir à ce propos les remarques de P.-Y. BADEL, *Le Roman de la Rose au XIV^e siècle*, op. cit., p. 68.

16. Voir dans le présent volume l'étude de J.-M. FRITZ, « Les apparitions maistre Jehan de Meun dans le *Champion des dames* de Martin le Franc ».

Pierre Michault (c. 1461), Jean de Meun n'apparaît pas à son avantage dans ces trois poèmes assez proches dans le temps et les intentions¹⁷, où il sert avant tout d'« épouvantail antiféministe¹⁸ ».

Cela ne l'empêche pas de tenir un tout autre rôle dans les premières listes d'auteurs célèbres qui commencent à se répandre dès le xiv^e (avec Gilles Le Muisit) et jusqu'au xvi^e siècle¹⁹, listes où il apparaît volontiers comme l'un des plus renommés voire le plus renommé de tous les auteurs français²⁰, souvent aux côtés d'Alain Chartier, et notamment pour faire pièce aux *tre corone* italiennes que sont Dante, Pétrarque et Boccace. C'est le cas, bien connu, dans la *Concorde des deux langages* de Jean Lemaire de Belges (1511) qui évoque dans son épilogue « maistre Jehan de Meun, orateur françois, homme de grand valeur et litterature, comme celui qui donna premierement estimation à nostre langue²¹ », mais aussi dans le *Livre du Cœur d'amour épris* de René d'Anjou (1457) ou encore dans le *Séjour d'Honneur* d'Octovien de Saint-Gelais (1489-1494) qui décrit en ces termes l'apparition première de Jean de Meun, bientôt suivie de celle de Dante, Pétrarque, Boccace, Alain Chartier et Jacques Milet, de sorte qu'au fameux trio d'auteurs italiens correspond un trio d'auteurs français (comme c'est d'ailleurs aussi le cas chez René d'Anjou) :

Si aperceu lors maistre Jehan de Meun,
 Tenant encor son *Rommant de la Rose*.
 De le louer entreprendre je n'ose,

-
17. Voir H. J. SWIFT, *Gender, Writing, and Performance. Men Defending Women in Late Medieval France, 1440-1538*, Oxford, Clarendon, 2008.
18. J'emprunte cette expression imagée à B. FOLKART (éd.), PIERRE MICHAULT, *Œuvres poétiques*, Paris, UGE, 1980, p. 18.
19. Sur les listes d'auteurs français célèbres à la fin du Moyen Âge, voir notamment : S. BAGOLY, « "De maintz aucteurs une progression" : un siècle à la recherche du Parnasse français », *Le Moyen Français*, 17, 1985, p. 83-123 ; J.-C. MÜHLETHALER, « De Guillaume de Machaut aux rhétoriques : à la recherche d'un Parnasse français », dans J. BESSIÈRE *et alii* (dir.), *Histoire des poétiques*, Paris, PUF, 1997, p. 85-101 ; J. CERQUIGLINI-TOULET, « À la recherche des pères : la liste des auteurs illustres à la fin du Moyen Âge », *Modern Language Notes*, 116, 2001, p. 630-643. Sur Gilles Le Muisit plus particulièrement, je me permets de renvoyer à S. MENEGALDO, « Le premier Parnasse français. Éloge des poètes et de la poésie dans les *Méditations* (1350) de Gilles Le Muisit », dans S. ALBERT *et alii* (dir.), *Sens, Rhétorique et Musique. Études réunies en hommage à Jacqueline Cerquiglini-Toulet*, Paris, Champion, 2015, p. 243-259.
20. Voir dans le présent ouvrage les contributions de Ph. FRIEDEN, « Jean de Meun dans les listes, rupture ou continuité ? » et de N. LOMBART, « Les nom et renom de Jean de Meun à la Renaissance, des "arts poétiques" aux "vies" des auteurs illustres ».
21. J. FRAPPIER (éd.), J. LEMAIRE DE BELGES, *La Concorde des deux langages*, Genève, Droz, 1947, p. 44.

Car sur ma foy mon sens n'y suffiroit
 Et pour neant ma plume trasseroit
 Le grant honneur qu'il a gagné en France,
 Dont son bon loz remaint en souvenance²².

Le personnage de Jean de Meun

Mais Jean de Meun n'est pas seulement un nom. Dès le ^{xiv}^e siècle, il suscite un intérêt biographique tout à fait exceptionnel pour un auteur français, intérêt qui mêle indistinctement personne (réelle mais peu accessible, tant les données biographiques sont ténues et parfois contradictoires²³), *persona* (telle qu'elle s'affirme dans les textes, notamment le *Roman de la Rose*, mais aussi les poèmes religieux) et « légendes » qui, détachées de la réalité historique aussi bien que des œuvres, commencent progressivement à s'agréger autour de ce « héros » des lettres²⁴. Ainsi, pour citer encore P.-Y. Badel, on constate tout au long du ^{xiv}^e siècle et au-delà

une émergence progressive de la personnalité même de Jean de Meun. Il tend à devenir un être familier de ses lecteurs qui se le représentent presque physiquement. Des légendes s'attachent à sa personne et à sa maison. Cette cristallisation de l'imagination autour d'un nom culmine à la fin du siècle dans la célèbre apparition aux yeux étonnés d'Honoré Bouvet d'« un grant clerc bien fourré de menu ver » qui se met à le « tancer et fierement parler²⁵ ».

Ce mouvement d'incarnation progressive, qui mêle indistinctement des données d'origines diverses, atteint en quelque sorte son acmé, au ^{xvi}^e siècle, dans l'extraordinaire notice bio-bibliographique que Claude Fauchet consacre à Jean de Meun dans son *Recueil de l'origine de la langue et poesie françoise, ryme et romans* (1581) : extraordinaire d'abord par son ampleur, puisque cette notice, l'avant-dernière (CXXVI) du recueil, est en même temps la plus longue et couvre pas moins de huit pages ; extraordinaire surtout par la somme de données rassemblées,

22. F. DUVAL (éd.), OCTOVIEU DE SAINT-GELAIS, *Le Séjour d'Honneur*, Genève, Droz, 2002, p. 323.

23. Voir à ce propos la récente mise au point de Ch. VULLIEZ, « Autour de Jean de Meun, esquisse de bilan des données prosopographiques », dans J.-P. BOUDET, Ph. HAUGEARD, S. MENEGALDO et F. PLOTON-NICOLLET (dir.), *Jean de Meun et la culture médiévale*, op. cit., p. 23-46.

24. J'emprunte à P.-Y. Badel (*Le Roman de la Rose au XIV^e siècle*, op. cit., p. 68) les termes de « héros » et de « légendes », qui en repère trois pour le ^{xiv}^e siècle (d'autres viendront plus tard), « celle de la victime de la rancune des moines mendiants, du génie au corps disgracié, de l'astronome » (*ibid.*).

25. P.-Y. BADEL, *Le Roman de la Rose au XIV^e siècle*, op. cit., p. 62. Sur l'*Apparicion maistre Jehan de Meun* d'Honorat Bovet, voir dernièrement la contribution d'H. BIU, « "Tancier et fierement parler". Honorat Bovet et "Maistre Jehan" », dans J.-P. BOUDET, Ph. HAUGEARD, S. MENEGALDO et F. PLOTON-NICOLLET (dir.), *Jean de Meun et la culture médiévale*, op. cit., p. 257-299.

que Fauchet a puisées à de multiples sources, pour la plupart dûment citées, qu'il s'agisse de textes attribués à Jean de Meun (le *Roman de la Rose* évidemment, mais aussi « une Satyre faitte contre tous vices, appelée Testament, & Codicille », ou le curieux *Dodechedron de Fortune*²⁶, « qui est un jeu de passetemps, pour sçavoir son adventure par le sort des dez ») ou bien de textes qui en parlent (l'*Apparicion* d'Honorat Bovet, le *Champion des dames* de Martin Le Franc, la *Concorde des deux langages* de Jean Lemaire de Belges ou encore les *Chroniques d'Aquitaine* de Jean Bouchet), et soumises à une critique précise, ce qui n'empêche pas la narration de quelques anecdotes croustillantes, de provenance non précisée, telle celle des dames de la cour ; par la recherche de la vérité qui va jusqu'à conduire Fauchet dans le couvent des Jacobins, rue Saint-Jacques, où aurait été enterré Jean de Meun ; enfin par l'intérêt et la sympathie ainsi manifestés à celui qui est avec Guillaume de Lorris le « plus renomm[é] de tous nos poetes anciens²⁷ ».

Pour longtemps la notice de Fauchet constituera ainsi un point de repère essentiel dans la connaissance biographique ou pseudo-biographique du personnage de Jean de Meun, dont les données se transmettront des *Vrais Pourtraits et Vies des hommes illustres* d'André Thevet²⁸ aux *Vies des poètes françois* de Guillaume Colletet²⁹ et jusqu'aux éditions modernes de Lenglet du Fresnoy (1735) ou de Méon (1814)³⁰.

-
26. L'*USTC* signale une dizaine d'éditions de ce curieux ouvrage de divination, dont la plus ancienne date de 1556 et dont le titre complet est : *Le Dodechedron de Fortune. Livre non moins plaisant et recreatif, que subtil et ingenieux entre tous les jeux & passetemps de Fortune. Autresfois composé par feu M. Jan de Meun, pour le Roy Charles le quint, & nouvellement mis en lumiere*. En bon historien qu'il est, Fauchet doute toutefois que Jean de Meun ait pu composer un ouvrage à destination de Charles V.
27. Cf. FAUCHET, *Recueil de l'origine de la langue et poesie françoise, ryme et romans. Plus les noms et sommaire des œuvres de CXXVII poetes François vivans avant l'an MCCC*, Paris, Mamert Patisson, 1581, p. 200-207. Sur le *Recueil*, on renverra par exemple au dossier « Claude Fauchet et la réception du Moyen Âge au XVI^e siècle : des *Veilles* (1555) au *Recueil de l'origine de la langue et poesie françoise* (1581) » récemment réuni par Nicolas Lombart dans les *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 35, 2018, p. 465-563.
28. Voir F. LESTRINGANT, « Le portrait et la vie de Jean de Meung par André Thevet (1584) », dans D. BOUTET et C. NICOLAS (dir.), *La Question du sens au Moyen Âge. Hommage au professeur Armand Strubel*, Paris, Champion, 2017, p. 137-150.
29. Voir la conclusion de Nicolas Lombart au présent volume.
30. Sur ces éditions, voir notamment Ph. FRIEDEN, « Le *Roman de la Rose*, de l'édition aux manuscrits », *Perspectives médiévales*, 34, 2012, en ligne.

Jean de Meun comme modèle

Sans aucun doute la trace la plus profonde qu'aura laissée Jean de Meun n'est pas celle de son nom ou de son personnage, mais celle, plus difficile à délimiter, du *Roman de la Rose* comme modèle de poème allégorique et savant, digne non seulement d'admiration mais aussi d'émulation, tant il est vrai qu'au XIV^e siècle et au-delà le *Roman de la Rose* a été, pour citer une dernière fois P.-Y. Badel, « le révélateur des pouvoirs de l'expression en langue française, le ferment qui a stimulé l'ambition des poètes, le modèle à imiter sinon dans sa lettre, du moins dans son ampleur³¹ ».

Ce pouvoir d'inspiration se manifeste très tôt, y compris peut-être là où on ne l'attendrait pas forcément, par exemple en ouverture du *Pèlerinage de vie humaine* de Guillaume de Digulleville :

En veillant avoie leü
 Consideré et bien veü
 Le biau Roumans de la Rose.
 Bien croi que ce fu la chose
 Qui plus m'esmut a ce songier³².

Finalement ressentie comme inadéquate, cette marque de révérence clairement affichée dans la première version (1330) du *Pèlerinage* n'apparaît plus dans la seconde (1355), qui comporte au contraire, placée dans la bouche de Vénus, une critique virulente de Jean de Meun³³. Le modèle que constitue le *Roman de la Rose* n'en est pas moins prégnant dans toute la production allégorique du XV^e siècle, qu'il s'agisse, pour ne citer que quelques exemples, du *Chevalier des dames du Dolent Fortuné*³⁴, de la *Forêt de Tristesse* de Jacques Milet³⁵ ou plus encore

31. P.-Y. BADEL, *Le Roman de la Rose au XIV^e siècle*, op. cit., p. 408.

32. Passage cité et commenté dans Ph. MAUPEU, *Pèlerins de vie humaine. Autobiographie et allégorie narrative, de Guillaume de Deguleville à Octovien de Saint-Gelais*, Paris, Champion, 2009, p. 53-55. Sur les liens entre le *Pèlerinage de vie humaine* et le *Roman de la Rose*, voir aussi S. HUOT, *The Romance of the Rose and its Medieval Readers*, op. cit., p. 207-238 ; Ph. MAUPEU, « Bivium : l'écrivain nattier et le *Roman de la Rose* », dans F. DUVAL et F. POMEL (dir.), *Guillaume de Digulleville. Les pèlerinages allégoriques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 21-41.

33. Voir G. R. EDWARDS et Ph. MAUPEU (éd. et trad.), GUILLAUME DE DEGULEVILLE, *Le Livre du pèlerin de vie humaine*, Paris, LGF, 2015, p. 652-657.

34. J. MIQUET (éd.), *Le Chevalier des dames du Dolent Fortuné. Allégorie en vers de la fin du XV^e siècle*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.

35. Sur ce texte, dont il n'existe pas d'édition moderne, voir H. J. SWIFT, *Gender, Writing, and Performance*, op. cit.

du *Champion des dames* de Martin le Franc³⁶, ce dernier poème en particulier pouvant apparaître à maints égards comme une sorte d'anti-*Roman de la Rose*, par son propos, et d'hyper-*Roman de la Rose*, par sa structure et son ampleur³⁷. S'étendant bien au-delà du genre du poème allégorique – qu'on songe à Charles d'Orléans ou François Villon – cette influence inspiratrice traverse encore tout le XVI^e siècle, comme le montrent en particulier dans le présent volume les études de François Rouget³⁸ et de Denis Bjaï³⁹, ce dernier nous conduisant même jusqu'à l'orée du XVII^e siècle.

S'il est, en somme, une œuvre médiévale qui n'a jamais tout à fait cessé d'être lue depuis le temps de sa composition, c'est bien celle dont Jean de Meun est le nom.

Note sur les éditions utilisées du *Roman de la Rose*

Comme nous n'avons pas souhaité leur imposer une édition de référence, les auteurs des contributions de ce volume renvoient à peu près indifféremment aux deux éditions actuellement les plus usuelles du *Roman de la Rose*, celle de Félix Lecoy et celle, accompagnée d'une traduction en français moderne, d'Armand Strubel :

– Félix Lecoy (éd.), Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, Paris, Champion, 1965-1970, 3 vol.

– Armand Strubel (éd. et trad.), Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, Paris, Librairie Générale Française, 1992.

Ce qui, à dire vrai, ne mériterait pas d'être signalé, si les deux éditions ne présentaient pas un léger décalage dans la numérotation des vers, qui est dû à la fois au choix du manuscrit de base, qui n'est pas le même dans les deux cas (BnF, fr. 1573 pour F. Lecoy ; BnF, fr. 12786 et fr. 378 pour A. Strubel), et à l'ajout, non toujours signalé par une numérotation spécifique, de vers manquant dans

36. R. DESCHAUX (éd.), MARTIN LE FRANC, *Le Champion des dames*, Paris, Champion, 1999.

37. Je reprends les deux formules (« anti-*Roman de la Rose* » et « hyper-*Roman de la Rose* ») au premier paragraphe de l'étude de J.-M. FRITZ, « Les apparitions maistre Jehan de Meun dans le *Champion des dames* de Martin le Franc ».

38. F. ROUGET, « La destinée de la satire amoureuse et féminine au XVI^e siècle : de Jean de Meun à Thomas Sébillot, Saint-Gelais et Desportes ». Voir aussi, du même, « Un aspect de la réception du *Roman de la Rose* au XVI^e siècle : le cas de Pierre de Ronsard », *Le Moyen Français*, 73, 2013, p. 111-129.

39. D. BJAÏ, « Une réécriture méconnue du *Roman de la Rose* : *L'Amour victorieux* (1609) de Claude Garnier ».

ces manuscrits. Ce décalage, qui de ce fait n'est pas toujours identique, est, pour ce qui concerne Jean de Meun, de trente vers supplémentaires environ dans la numérotation de Strubel par rapport à celle de Lecoy (ainsi, par exemple, Lecoy 10560 = Strubel 10594). Pour plus de détails, on pourra se reporter à la table de correspondance très précisément établie par Andrea Valentini dans sa récente édition de Christine de Pizan, *Le Livre des epistres du debat sus le Rommant de la Rose*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 141-143.